



1152  
Imp. Maritan.

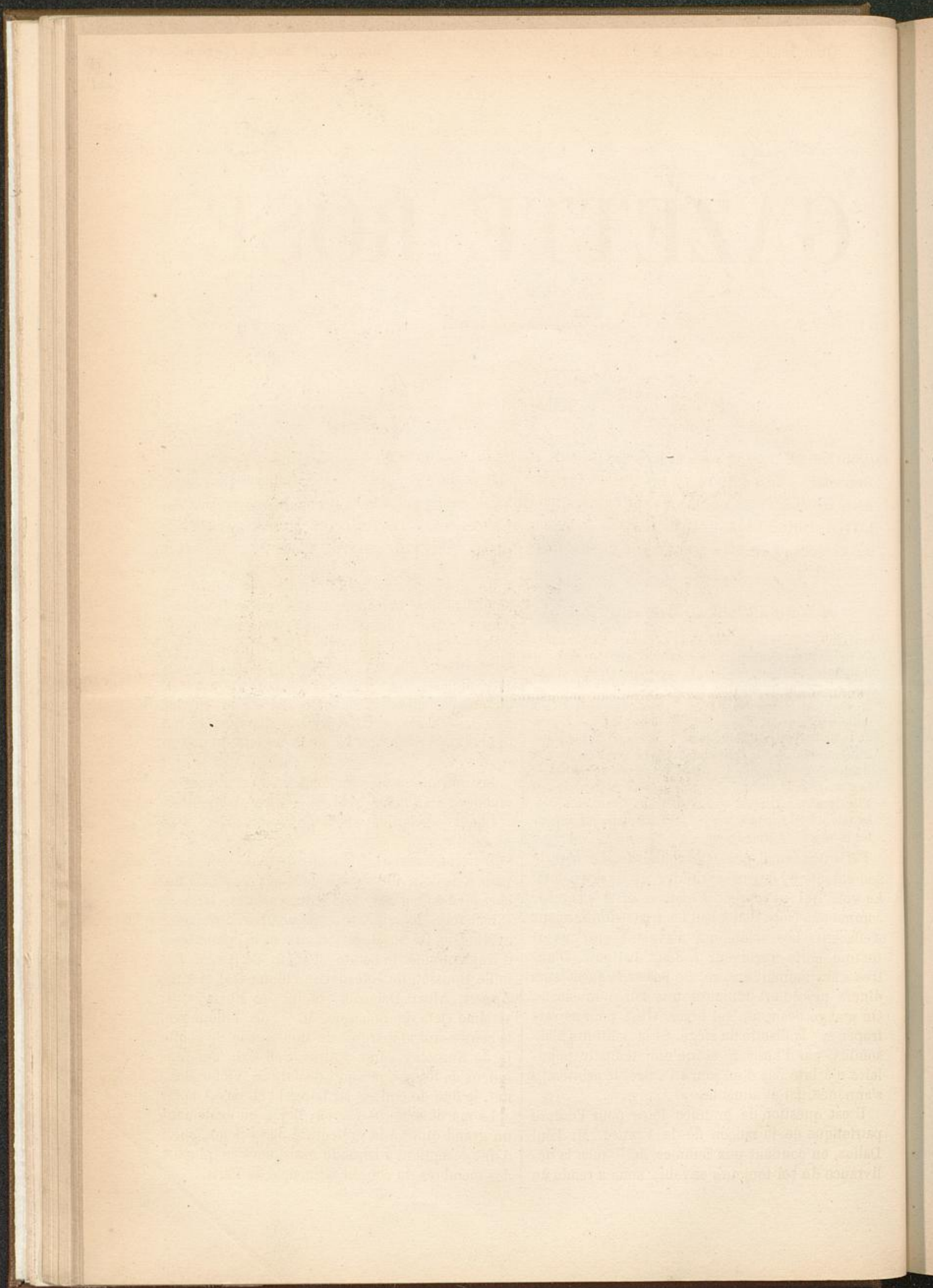
# La Gazette rose

1<sup>er</sup> Mars 1872

Coiffettes de Printemps.

Coiffettes de la M<sup>me</sup> Gazelin-Opigex. — Chapeau de M<sup>me</sup> Kerst. — Passanterie de la Glaneuse.  
Ceinture Régente de M<sup>mes</sup> de Vextus-sœurs. — Tupon Bienvenu. — Mouchoirs de Chapron.  
Foulards de l'Union des Indes. — Bijoux Alsace-Lorraine de Maxe-Gueyton. — Chaussures  
de la M<sup>me</sup> Souvenot. — Parfums et Savons de toilette de la M<sup>me</sup> Violon.

3. rue Rossini.



LA

# GAZETTE ROSE

## SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES ÉVENTAILS DE L'IMPÉRATRICE. — COURRIER DES THÉÂTRES : théâtre de l'Odéon, *Ruy-Blas*, par Mme la comtesse Dash. — SOUVENIRS DE VOYAGE (suite), par Mme la vicomtesse de Renneville. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — POÉSIE : LES CHEVEUX BLANCS, par M. Charles Potvin. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE TOILETTES PRINTANIÈRES.

### COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris n'y tenait plus. — Les fêtes du monde. — Réceptions printanières. — L'hôtel d'Aumale. — L'hôtel Sellières. — Les lundis de Mme la comtesse Périère-Pilté. — Les vendredis du docteur Mandl. — Les mercredis de M. Edmond Périer. — Un bal patriotique. — Les cent mille francs de M. Mame et du docteur Ricord. — L'ange de la délivrance, Mlle Becquet. — Le bois de Boulogne d'aujourd'hui. — Une date fatale. — Le verre de Mme la duchesse de Berry. — L'enfance du prince de Galles. — Les deux sœurs de tilleul de l'Impératrice Eugénie. — Floraison de mariages. — Les hôtes du Grand Hôtel. — La famille d'Angleterre à Nice. — Pourquoi nous aimons les bouquets de Mme Duluc.

Paris n'y tenait plus. On voulait trop exiger de son caractère, de ses aptitudes et de ses goûts. Le voici qui se reprend à danser et à s'amuser comme autrefois. Peu à peu les tristes impressions s'effacent. Les salons qui n'avaient entr'ouvert qu'une porte reçoivent à deux battants. D'autres s'abstiennent encore. De beaux et succulents dîners précèdent toujours une soirée musicale. On mange beaucoup cet hiver. C'est pour se rattraper sur la disette du siège. Si la politique n'assombrit pas l'horizon et qu'une tempête populaire n'éclate pas d'un jour à l'autre, le printemps s'annonce gai et aimable.

Il est question de grandes fêtes pour l'œuvre patriotique de la rançon de la France. M. Paul Dalloz, en confiant aux femmes de France la délivrance du sol toujours envahi, nous a rendu un

hommage dont nous devons être toutes très heureuses et bien fières. Quel plus flatteur compliment avons-nous jamais reçu dans notre vie !... C'est nous dire : « Vous avez du cœur... Et sous cette apparence de frivolité, qui fait le charme de la femme, surgit le dévouement et la foi des grandes choses. » Il s'agit donc d'arriver au but le plus tôt possible et de nous mettre toutes en route.

Les réceptions du dimanche, à l'hôtel d'Aumale, faubourg St-Honoré, sont de plus en plus suivies.

Chaque réception est toujours précédée d'un grand dîner.

Les convives de dimanche dernier étaient : le prince de Joinville, le duc de Montpensier, la duchesse de Chartres, Mme du Pasquet, Mlle de Clinchamp, le ministre des affaires étrangères et Mme de Rémusat, le vicomte et la vicomtesse d'Haussonville, le comte Clément de Ris, M. Camille Rousset, de l'Académie, le général et Mme Appert, Albert Delacour, le duc de Marmier, M. et Mme Oct. de Béhague, M. G. de Villeneuve, le contre-amiral marquis de Montaignac, le comte L. de Kergolay, Mme Jaurès, Son Exc. l'ambassadeur de Russie, le comte de Jarnac, Victor Bonnet, le duc de Guise, M. Langel et M. Allaire.

Le mardi soir, 20 février, il y a eu également un grand dîner à la préfecture de la Seine, suivi d'une réception, à laquelle assistaient la plupart des membres du conseil municipal de Paris.

On ne peut s'empêcher de penser avec une profonde tristesse aux fêtes splendides de l'Hôtel de Ville, qui n'avaient pas leurs pareilles dans l'univers entier. La Préfecture de la Seine est transférée provisoirement au Luxembourg, et les ruines béantes de l'Hôtel de Ville attestent des fureurs aveugles et sauvages de la Commune, qui, en détruisant la Préfecture de Paris, ont anéanti les intérêts de chacun, aussi bien des pauvres comme des riches.

Citons aussi, dans le splendide hôtel du baron Achille Sellières, une très brillante réception en l'honneur du duc de Montpensier, qui a été précédée, la semaine dernière, d'un grand dîner de cinquante couverts.

En outre du duc de Montpensier, le prince de Joinville et le duc d'Aumale étaient au nombre des convives, ainsi que plusieurs généraux, le baron et la baronne Alphonse de Rothschild, des députés et plusieurs notabilités étrangères. L'hôtel était éclairé à giorno. Plus de quarante valets de pied, en magnifique livrée rouge, se tenaient le long des escaliers.

Le service de table était fait par de nombreux maîtres d'hôtel revêtus d'une tenue spéciale.

Pendant le dîner, les chœurs et l'orchestre du Conservatoire se sont fait entendre.

C'est une des fêtes les plus élégantes et les mieux réussies de la saison. On les compte.

Les lundis de Mme la comtesse Périère-Pilté ont repris tout leur éclat d'autrefois. Roger en fait pour ainsi dire les honneurs artistiques, et les invités sont loin de s'en plaindre. Roger est toujours l'homme aimable, intelligent et apprécié entre tous. Il a une pépinière d'élèves qu'il produit dans les salons parisiens et qui deviennent de grands artistes dignes de leur maître. Lundi dernier, l'une de ses élèves favorites et prédestinées a chanté avec lui un duo espagnol qui a été très applaudi. Mlle Nita Gaetano est une admirable créole, aux yeux veloutés et ardents, à la taille souple et belle, dont la voix brillante et étendue, s'assouplissant aux trilles les plus hardis, semble convenir plus particulièrement au rôle de Rosine.

Mlle Nita Gaetano a dit dans cette même soirée, chez la comtesse Périère-Pilté, l'air de *Sémiramide* et un morceau de Bach avec violoncelle.

Et puisque nous félicitons M. Roger sur ses élèves, pourquoi ne pas complimenter, comme il le mérite, le jeune ténor Richard, qui, au concert Padeloup, a chanté l'air « d'Iphigénie en Tauride » avec tant de talent, qu'il a été bissé et qu'il a dû recommencer. Et au théâtre du Châtelet, le jeune baryton Roger a fait battre tous les cœurs et rem-

pli les yeux de larmes en disant avec sa voix chaude et vibrante l'hymne patriotique: « Alsace ! Lorraine ! rappelez-vous !... »

De tels succès doivent doucement récompenser Roger et l'encourager dans la belle mission qu'il a entreprise, de nous donner de vrais artistes.

Les vendredis du docteur Manal ont le privilège d'attirer de bien jolies femmes et par conséquent de charmantes toilettes printanières. Mlle Damain y joue la comédie, et Mme Richault y dit des vers, en femme du monde qu'elle est.

Les mercredis de Mme Edmond Périer réunissent la meilleure société parisienne. On y fait de l'excellente musique. La charmante belle-fille de madame Edmond Périer, nièce de M. Gabriel Boucher, aide sa belle-mère, avec une grâce parfaite, à faire les honneurs de son salon. Le salon de M. le comte de Quinonnois a aussi l'heureux privilège d'attirer des artistes et des amateurs de talent qui charment l'auditoire. On a surtout remarqué dans l'air de *Nabucco* et dans le duo de Anna, de *Rigoletto*, la belle voix et l'excellente méthode de M. Bouthier de Silvabelle, l'un de nos professeurs les plus distingués.

Enfin, Mme Charlotte Dreyfus donne, le mardi 27 février, une seconde grande soirée musicale, où l'on entendra Mme Lagrange, Jules Lefort, Mlle Damain, Mme Richault et plusieurs élèves de la célèbre organiste.

Vivier donne son concert le 28, à la salle Herz.

De tous côtés Paris fait assaut de concerts et de fêtes.

Un comité de dames, ayant en tête Mme la baronne de Chessery et Lady Harriet, organise en ce moment un grand bal par souscription, dont le produit est destiné à la libération de la France.

Ce bal aura lieu le jour de la Mi-Carême, dans les salons du Grand-Hôtel. Le billet d'entrée sera de *trente francs*. Une tombola sera tirée au milieu de la fête. Les dames patronnesses placent en ce moment les billets. Tous les objets qu'on y gagnera seront accompagnés d'une étiquette portant ces mots :

#### BAL DONNÉ AU GRAND-HOTEL

LE JOUR DE LA MI-CARÊME 1872

Pour la souscription patriotique en faveur du rachat du territoire.

Il ne devrait y avoir aujourd'hui qu'un seul but, qu'une seule pensée, qu'une seule aspiration, — la libération de la France — et chacun devrait y contribuer puissamment, selon ce qu'il possède.

M. Mame, l'artistique éditeur de Tours, a offert 100,000 fr., qu'il donnera, espérant que son

patriotique exemple entrainera celui de ceux qui possèdent. Et le docteur Ricord, appelé auprès d'un banquier allemand, lui a fait dire qu'il lui donnerait gratuitement ses soins, à la condition qu'il verserait une somme de 100,000 fr. à la souscription patriotique de la France.

Les théâtres donnent de belles représentations et font de fructueuses recettes pour l'œuvre de la libération. Dieu veuille qu'aucune complication politique ne vienne entraver l'œuvre de la libération, avant que le territoire ne soit évacué.

Nous avons appris une chose bien touchante qui nous honore toutes, mesdames, et dont nous devons être bien heureuses. C'est une jeune fille de 22 ans, *Mlle Becquet*, qui la première a eu l'idée d'une souscription patriotique pour le rachat de la France. Elle s'est trouvée inspirée comme l'a été Jeanne d'Arc. Son amour pour son pays a fait surgir dans son cœur cette pensée sublime : *Libérer la France...*

Elle est allée de porte en porte quêter pour le rachat du territoire, et elle a communiqué son enthousiasme patriotique à tous ceux qui l'ont entendue.

L'idée de *Mlle Becquet*, portée par les ailes de la Providence, a fait bien vite son chemin.

L'Alsace l'a acclamée avec d'autant plus de frénésie que *Mlle Becquet* est Alsacienne. La Lorraine s'est empressée d'apporter sa part libératrice. Il appartient donc à Paris et aux autres provinces françaises, de compléter les milliards.

La jeune Alsacienne a, dit-on, versé au trésor des sommes importantes. Des hommes sérieux, occupant de hautes positions sociales, l'ont accueillie comme *l'ange de la délivrance*.

M. Paul Dalloz a immédiatement ouvert une souscription patriotique dans le *Moniteur universel*, le *Monde illustré*, la *Revue de la mode*, le *Petit Moniteur*, la *Revue illustrée* et dans toutes les publications dont il dispose. Tous les autres journaux ont répondu à son appel.

L'élan a été électrique.

Les théâtres ont abandonné leurs recettes. Des concerts et des fêtes s'organisent de toutes parts, et l'idée libératrice marche à pas de géant!

Honneur à *Mlle Becquet*!..... Inscrivons son nom dans tous nos cœurs, comme nous y avons inscrit celui de *Ducatel*. Ceux qui se dévouent à leur pays ont droit à l'admiration et à la reconnaissance du monde entier.

Par ces beaux jours de soleil printanier, dont le mois de février nous gratifie bien avant la saison, le bois de Boulogne a repris sa physionomie vivante et mouvementée d'autrefois. Mais, hélas!... le bois de Boulogne n'est plus le bois de Boulogne qui faisait l'admiration du monde entier. Il avait

fallu près de vingt ans pour en faire une des plus belles promenaades qui existaient, et il a suffi d'une année seulement pour tout bouleverser, tout détruire et tout raser. Nous ne reverrons jamais le bois de Boulogne que dans nos souvenirs. Nos enfants seuls en profiteront dans une trentaine d'années d'ici, et encore les arbres centenaires, qui ont été coupés, ne seront relativement que de jeunes arbres. Le marronnier du 20 mars n'a pas été épargné aux Tuileries; il a reçu plusieurs éclats d'obus, qui ont atteint la sève et menacent de le faire périr. Si nous n'avions que la promenade du bois et le marronnier du 20 mars à regretter, nous pourrions former de vastes projets d'avenir et d'espérance, mais où allons-nous? et quelle est la destinée de la France?..

Cette année le Mardi-Gras tombait le 13 février. Plusieurs journaux ont fait le rapprochement qu'il en était de même en 1820, l'année où le duc de Berry fut assassiné par Louvel. Le meurtre fut commis en effet le 13 février 1820, mais c'était le Dimanche-Gras et non le Mardi-Gras.

A ce sujet, nous retrouvons une anecdote racontée par Paul d'Yvoy, dans le *Figaro*, qui prouve une fois de plus qu'il y a certains pressentiments dans la vie qui sont presque une double vue de ce qui doit nous arriver. Laissons parler Paul d'Yvoy.

« La chasse dans la forêt de Bondy fut longtemps la chasse favorite du duc de Berry. Un jour que nous faisons une excursion dans le bois, nous entrâmes dans une maisonnette, et une vieille femme nous offrit à boire. Sur la haute cheminée de la chaumière, nous avisâmes un verre commun placé sous un globe surmonté d'une couronne d'immortelles. Nous demandâmes à la vieille ce que c'était que ce verre. Elle monta sur une chaise, enleva respectueusement le globe, prit le verre, un petit verre de verre grossier qui valait deux sous, et nous le montra. Tout autour on avait gravé ces mots : « S. A. R. la duchesse de Berry a bu dans ce verre le 13 février 1819 ».

» Le 13 février 1819!... Cette date nous frappa. C'est un an après, jour pour jour, que le duc de Berry fut assassiné. La bonne femme nous raconta comment la duchesse avait bu dans ce verre. Elle avait accompagné le duc à la chasse. En poursuivant un daim, le prince s'était heurté à une branche basse et était tombé de cheval. Un éclat de bois l'avait blessé à la joue et le sang coulait en abondance.

» Cela se passait à une centaine de pas de ma maisonnette, disait la vieille. La duchesse de Berry, toute émue de l'accident, ne fut rassurée que quant elle vit son mari sur pied. Mais l'émotion qu'elle avait éprouvée lui avait donné une grande

faiblesse ; pour se remettre, elle désira boire un verre d'eau. J'étais tout près. J'entendis ce qu'elle demandait. Je courus. Je pris ce verre, un pot d'eau, et je revins en toute hâte vers la princesse. En ce moment, le duc de Berry la soutenait et la rassurait de son mieux. J'entendis la princesse qui disait en souriant : « *Vous n'avez pas voulu suivre mon pressentiment, mon ami, je vous disais bien que le 13 février vous porterait malheur !* » Je m'approchai en ce moment et je lui présentai ce verre d'eau. De grands messieurs qui étaient là voulaient me le prendre des mains. Elle les arrêta. « *Laissez donc approcher cette belle fille* », dit-elle.

» Dame!... J'étais jeune alors et je venais de me marier. Elle me demanda si je ne voulais pas être mariée. Je lui répondis que je l'étais et que j'avais deux enfants.

» Elle sourit et me rendit mon verre dans lequel elle avait laissé tomber deux doubles louis, un pour chacun de mes petiots. La bonne princesse!... Je fis graver ces mots sur son verre. Je n'oublierai jamais aucune des choses qu'elle m'a dites, et un an plus tard, quand le duc de Berry fut assassiné, je me rappelai avec effroi ces paroles de la princesse : « *Je vous disais bien que le 13 février vous porterait malheur!...* » Elle ne savait pas si bien prédire, la pauvre femme!... »

Citons encore une anecdote que nous empruntons au *Sport* et qui concerne le prince de Galles :

« Pendant l'affreuse maladie dont le prince s'est relevé très heureusement pour l'avenir de la monarchie anglaise, un robuste gas, aux allures moitié paysannes, moitié bourgeoises, n'a pas quitté le château de Sandrigham, et paraissait suivre avec une anxiété visible les progrès de la décroissance du mal. Quand le mieux se déclara, il fut admis au chevet du prince qui l'accueillit avec les témoignages de la plus vive affection, et le garda près de lui jusqu'à complète convalescence. Cette énigme a beaucoup intrigué les gens de service. En voici le mot. C'est presque une légende :

En 1855, la famille royale d'Angleterre se rendit dans l'île de Wight. Les enfants royaux se promenaient souvent sur les bords du lac. Un jour, le jeune prince de Galles rencontra un jeune garçon qui ramassait des coquillages et en avait déjà plein son panier. Le prince, se croyant tout permis, prit plaisir à renverser le panier du jeune garçon. Celui-ci, tout rouge de colère, lui dit : « Si cela vous arrive encore, vous verrez!... »

— Eh bien ! répliqua la jeune altesse, remettez les coquilles dans le panier, et vous verrez si je ne les renverserai pas une seconde fois !

Le gas remit ses coquilles et tranquillement : « Touche-les donc, dit-il, si tu l'oses!... »

Le prince renversa la manne d'un coup de pied, mais il reçut aussitôt sur la figure un maître coup de poing qui lui fit enfler le nez et les lèvres comme s'il venait de soutenir un pugilat.

La reine le voyant en si piteux état, voulut savoir la vérité.

Le prince se tut d'abord, puis finit par tout dire.

— Vous n'avez que ce que vous méritez, dit la reine, et si vous n'étiez pas suffisamment puni, je vous infligerai, moi, une punition sévère. Si vous teniez encore une pareille conduite, j'espère qu'on ne nous ménagerait pas davantage!... Puis s'adressant au jeune gas, la reine lui donna l'ordre d'amener, le lendemain matin, ses parents auprès d'elle. A l'heure indiquée, ceux-ci se présentèrent au château, et la reine leur annonça qu'elle se chargeait de l'éducation et de l'avenir de leur enfant.

Elle a tenu parole. Le jeune marinier a grandi près du prince de Galles. Il est devenu son caniche et joue auprès de lui le rôle que jouaient les frères de lait à la cour de nos anciens rois. »

Il ne faut pas oublier tout d'un coup ce que fut l'Impératrice Eugénie. C'est l'ingratitude qui a perdu Athènes, et c'est l'ingratitude qui entraîne la France fatalement à sa perte. Du jour au lendemain, la France ne se souvient plus et insulte ceux qui se sont dévoués pour elle. Lors du choléra qui s'était d'abord abattu sur Paris, puis sur Amiens, et qui décimait la ville entière, l'Impératrice Eugénie n'écoutant que son dévouement et son cœur, part pour Amiens, visite les hôpitaux, et donne aux moribonds une suprême espérance. Elle s'approche du lit d'un agonisant dont la vue était déjà obscurcie par les nuages de la mort et met la main sur son front couvert d'une sueur glacée. — « *Merc ! ma sœur* », fit le moribond... — Mon ami, dit la sœur, ce n'est pas moi, mais S. M. l'Impératrice. — Laissez, dit l'Impératrice, n'est-ce pas le plus beau nom qu'on puisse me donner.

Pauvre Impératrice!... pauvre femme!... Qui lui tient compte aujourd'hui de son courage et de son abnégation?...

Un jour qu'elle se promenait en calèche dans la forêt de Fontainebleau, elle aperçut une bonne vieille qui ramassait des feuilles dans la forêt. L'Impératrice descend aussitôt de voiture : — « Que faites-vous là, ma bonne femme?... » lui dit Sa Majesté de ce ton effectueux que lui connaissaient les malheureux. — Je récolte des tilleuls, *ma bonne dame*. — Ah ! je voudrais bien en avoir. — Ça vous est bien aussi aisé qu'à moi, car y en a assez pour tout le monde. — Voulez-

vous m'en vendre pour deux sous?... — Oh ! ma bonne dame!... vous en vendre!... Nenni ; j'aimions mieux vous en donner, puisque ça ne me coûte rien à moi. — C'est égal, je désire vous le payer ; donnez-m'en pour deux sous. — Puisque vous le voulez, ma bonne dame!...

Et la vieille prend deux grosses poignées de fleurs de tilleul et les met dans la main de l'Impératrice. — « Tenez, voilà vos deux sous », dit Sa Majesté, et elle remonte dans sa voiture. Ces deux sous étaient un billet de cent francs.

A cette vue, la bonne femme resta ébahie ; puis, s'avisant tout à coup : « Ah ! mon bon Jésus!... s'écria-t-elle, ben sûr, que vous êtes une fée!... à moins pourtant, ajoute-t-elle, que vous ne soyez la femme de l'Empereur!... Et elle envoyait des baisers à la voiture qui emportait l'Impératrice, riant de l'étonnement de la bonne veille. »

Terminons par une floraison de mariages.

M. Edouard Goupy, avocat à la cour d'appel, qui avait épousé en premières nocces Mlle Baroche, s'est remarié jeudi dernier, 22 février, avec Mlle Mathilde Masurier. La cérémonie a été célébrée dans la rue de Monceau.

On sait que M. Goupy a été pendant longtemps chef du cabinet de son beau-père, M. Baroche, alors ministre de la justice.

Quant à Mlle Masurier, elle est fille d'un des plus riches armateurs de la ville du Havre, mort il y a quelques années. C'est une jeune fille charmante, très admirée dans les salons parisiens. Sa toilette de mariée venait de la maison Gagelin. On en trouvera la description dans notre courrier des modes du jour.

M. Albert Moreau du Breuil de Saint-Germain, député de la Haute-Marne, fils de Chollet-Thomas Moreau du Breuil de Saint-Germain et de Céline Duval de Fraville, épouse Mlle Jeanne Alice Trubert, fille d'Etienne Gustave Trubert, conseiller à la cour des comptes.

M. Charles Louis Garaier, lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, épouse Mlle Louise-Alice-Emilie Degouve-Denuncques.

On annonce également le mariage du vicomte de la Panouze avec Mlle de Vogué, fille du comte de ce nom.

Et les théâtres, nous dira-t-on?...

Nous nous abstenons d'en parler, laissant à une plume compétente et acceptée le compte-rendu des premières représentations. *Mme la comtesse Dash* a le droit de juger et d'apprécier les autres, car elle a tout un bagage littéraire de romans et de comédies. Sa critique sera d'ailleurs celle d'une femme bien élevée, qui sait avoir de l'esprit, sans scandale et sans injure. *Rabagas* et *Ruy-*

*Blas* ont tenu la corde théâtrale. Beaucoup de bruit et de foule des deux côtés. *Rabagas* est une pièce politique. On y trouve le type d'un ambitieux de bas étage qui part de l'estaminet et qui arrive aux premières fonctions de l'Etat. Comme cet ambitieux est un avocat, on y a vu un rapprochement avec un avocat célèbre qui vient de jouer un grand rôle politique. M. Victorien Sardou y a dépensé beaucoup d'esprit et de talent. Il y a des scènes très habilement menées et des mots charmants. Presque tous les soirs, au Vaudeville, il y a protestation de part et d'autre. C'est un feu d'artifice tiré en l'air.

Mme la comtesse Dash est le type charmant et effacé de la grande dame d'autrefois. C'est une véritable marquise du temps de Louis XV, qui a voulu descendre de son cadre doré pour vivre avec nous. Ses cheveux sont toujours poudrés, avec un pouff de dentelle et de fleurs. Le front est beau et large, l'œil doux et intelligent. La bouche a dû être fine et charmante, car elle l'est encore. La comtesse Dash a été très jolie et très élégante, et elle a eu le talent de vieillir en restant jolie.

Le compte-rendu qu'elle donne aujourd'hui dans la *Gazette Rose*, de la reprise de *Ruy-Blas* est d'autant plus intéressant qu'elle a assisté à la première représentation de l'œuvre de Victor Hugo, alors qu'on se passionnait pour la littérature et que les classiques et les romantiques faisaient école à part.

Le Grand-Hôtel est vraiment privilégié. Après avoir eu l'honneur de recevoir l'Empereur et l'Impératrice du Brésil, il a la visite en ce moment du Roi des Deux-Siciles, François II, et de la jeune Reine, qui y sont descendus comme de simples bourgeois. Pas une femme n'a oublié l'héroïne de *Gaële*, car toutes ont prié pour elle.

Mais Nice, bien plus que Paris, voit affluer sous son ciel printanier d'augustes visiteurs.

La princesse Louise d'Angleterre et le marquis de Lorne, son mari, et la princesse Hélène d'Angleterre, femme du prince Christian de Danemark, sont à Nice et assistaient, la semaine dernière, au concert du Casino, à Monaco.

La saison de Nice est dans tout son éclat et les fêtes s'y succèdent. Les bouquets de violettes de Parme et de fleurs montées par *Mme Duluc* ont autant de succès à Nice qu'à Paris. Cela se comprend, ils sont chez eux. Mais chez nous, à Paris, ils ont l'attrait d'un voyageur qui arrive. Ils se sont épanouis là-bas, tout là-bas, caressés par la brise maritime et par les effluves d'un soleil méridional. Ils ont des senteurs inconnues. Ils parlent de Nice, le paradis terrestre de la France, de Nice, qui remplace Bade, et ils ont conservé le

souvenir d'Alphonse Karr, quand il était jardinier, au lieu et place de *Mme Duluc*, qui lui a succédé dans son royaume de fleurs et de violettes. Voilà pourquoi nous aimons les bouquets de Nice de préférence à tous autres et pourquoi nous les demandons à *Mme Duluc*, qui les expédie à toute vitesse, pour qu'ils arrivent aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## LES MODES DU JOUR

Le mois de février s'est donné des airs quasi-printaniers, aussi les modes du jour ont-elles pris des allures nouvelles. La *maison Gagelin-Opigez* est toute prête à saluer la saison du renouveau. Elle a de la fantaisie, de l'imprévu, du beau et du simple. Que d'indiscrétions nous pourrions commettre!.. car la *maison Gagelin* n'attend pas, comme bien vous pensez, à la dernière heure pour éditer ses modèles. Mais si nous cueillons les fleurs de la mode avant qu'elles ne soient épanouies, qu'aurons-nous à vous offrir en pleine saison?

Nous pouvons, toutefois, donner un aperçu des costumes qui feront genre et actualité. Le style Dubarry sera très recherché et très apprécié. Et les jolies femmes, d'après Gagelin, copieront les toilettes du temps.

Comment est le costume Dubarry?

En voulez-vous un faisant type, dont la composition simple et de bon goût peut convenir à toutes les positions de fortune. La première jupe est en poil de chèvre noir, garni par devant en tablier avec un grand volant à la vieille, surmonté d'une ruche en foulard noir imprimé. Le corsage tunique est en foulard imprimé de fleurettes de couleur. La tunique est très courte devant et se gonfle en pannières de chaque côté, retenus par des nœuds de faille noire et garnis d'une ruche à la vieille en gaze de Chambéry noire, bordée d'une frange mauve. Le derrière de la tunique a un gros pli carré à partir de la ceinture, et tombe jusqu'au bas des jupons. Manches à sabots.

Les costumes Louis XV auront donc le pas sur tous les autres comme costumes de promenade à pied. Pour demi-toilette et pour grande toilette, la robe Princesse aura grand air. Les casaques seront très courtes, garnies de guipure et de Chantilly, toutes papillonnées de nœuds de rubans de aille ou de moire.

On portera des écharpes comme du temps de

nos grands'mères, en étoffe assortie aux costumes et même en faille noire pour remplacer les confections, ainsi qu'en grenadine de soie et en dentelle de Chantilly.

Quant aux nuances nouvelles, c'est le bleu saphir, le bleu serpent, la nuance grenouille, crapaud, Rabagas, camaïeux, etc., etc. *Rabagas* ! va-t-on s'écrier....

Qu'est-ce que la nuance Rabagas? Comment vous la définir? Elle n'est ni blonde, ni brune, ni grise, tout en ayant de ces trois teintes. C'est la nuance *Rabagas*, voilà tout!... Le camaïeux, teinte sur teinte, ou en deux ou trois teintes, reproduira de très jolies toilettes printanières.

Toujours dans le style Louis XV, citons une robe marron de nuance marguerite en faille unie. Le devant de la robe fait tablier, ornementé de deux cravates Desgrieux, se nouant de chaque côté et venant se perdre sous des revers de faille brochée camaïeux, assortie à la nuance de la robe. Ces revers sont garnis d'un gros tuyauté partant des hanches et continuant en traine derrière. Le corsage en faille unie, avec basque postillon derrière, se détache sur un gilet Louis XV en faille brochée se terminant en revers sur les hanches. Les manches sont ornées de deux cravates Desgrieux.

La mode est plus fantaisiste que jamais, comme vous le voyez. Elle s'affranchit du tout noir, avec une exhubérance de coloris.

Nous n'en avons pas fini avec la maison Gagelin-Opigez, car il nous reste à décrire une robe de soirée, et cette très élégante robe de mariage, destinée à Mlle Masurier, que nous vous avons annoncée dans notre Courrier de Paris. La robe de soirée est en faille maïs, avec jupe à traine. Les côtés sont aplatis en quilles sur les hanches. Le derrière de la robe est échelonné de petits volants gradués, partant de la traine jusqu'à la ceinture et passant sous une tunique découpée en deux ailes, garnies d'une frange assortie et d'une ruche de dentelle Malines. Le devant de la robe est illustré de bouillonnés de crêpe maïs se perdant sous les quilles, mélangés de ruche Malines et d'une frange assortie. Le corsage est à pointe devant et derrière, avec bretelles de Malines et d'efilé allant rejoindre les quilles.

Quant à la toilette de mariée, elle est d'une distinction parfaite, et elle faisait admirablement valoir la taille souple et flexible de la jeune fiancée.

C'était une robe en poul de soie blanc à traine avec grand volant sur le côté, surmonté d'une grosse ruche chicorée.

Le devant de la robe était garni en tablier carré avec semblable répétition de petit volant et



de ruche chicorée. Le corsage, à pointe devant, avait sur les côtés une écharpe de faille blanche se croisant derrière et formant basque avec coquillé d'application. Le bouquet de fleurs d'orange était niché au milieu de cette basque et faisait agrafe de fleurs. C'est une innovation que de placer le bouquet nuptial, en guise de nœud de ceinture, au lieu de le faire épanouir au milieu du corsage ou sur l'épaule gauche. La fantaisie fait ce qui lui passe par l'esprit. On est libre de l'accepter ou de la refuser. L'encollure du corsage montant était encadrée d'une fraise d'application qui descendait en bretelles Louis XV et qui allait rejoindre sur les côtés l'écharpe de faille. Les manches étaient à sabot de dentelle.

La tunique de dentelle était disposée d'une façon toute nouvelle avec les volants traditionnels de la corbeille de mariage. Elle se croisait par devant en deux écharpes de dentelle, et par derrière en deux longues coquilles, se déployant en manteau de cour.

La maison Gagelin-Opigez a tenu toute seule son congrès de modes nouvelles dont nous gardons toute la primeur printanière pour le mois d'avril, tandis qu'à Berlin le fameux congrès de la mode allemande a tenu trois séances, le 13, le 14 et le 15 février, pour décréter les étoffes et la coupe des costumes et des confections. Il paraît que les lauriers de l'Allemagne lui tournent la tête à ce point qu'elle prétend s'affranchir de nos modes françaises.

On a décidé un pardessus parlement (Reichstags nebenock) et un habit allemand (Deutscher frack). « L'habit allemand est tout simplement une façon de jaquette (jacquet façon).

Il est donc singulier que pour faire un habit allemand on prenne la forme d'une jaquette française.

Quant au pardessus parlement, la coupe n'est pas encore décidée.

En outre de la mode allemande masculine, on devait également s'occuper des toilettes féminines. Le congrès n'a pas osé. Les Allemandes tiennent aux modes françaises et elles ne veulent pas en partir.

L'ornementation des robes attend, pour se produire, que les décrets de la mode printanière soient tout à fait officiels. C'est pourquoi la Glaneuse s'abstient sans s'abstenir. Elle a déjà beaucoup d'actualités de saison, mais elle les cache. La seule nouveauté qu'elle laisse flotter en banderolles éclatantes ce sont les rubans qui seront très en faveur et qui domineront la mode. Rien n'est frais, gracieux et charmant comme le ruban parce qu'il se fane vite et qu'il faut le remplacer.

Le ruban fait frou-frou. Il se chiffonne en nœuds et en pans flottants. Il égaie une toilette. Il la complète. Il lui imprime un grand cachet d'élégance. Le ruban est à la toilette ce que le parfum est à la fleur.

Les nouvelles nuances de rubans sont la plupart très douces et pour ainsi dire effacées. Ce sont des Watteau tout purs. Ainsi la Glaneuse met en opposition de coloris les turquoises de nuance vive et les turquoises passées; le rose de Chine et le rose effacé, à peine teinté; le blanc opale et le blanc d'Orient aux reflets dorés; le bleu adriatique et le bleu de Sèvres, le vert grenouille, le vert serpent et le vert émeraude. Il y a encore, comme nuances nouvelles, le gris de lin, le marron mordoré, le vert œufs de grenouille flottant sur les marécages, le vert céladon, la nuance vigogne, la nuance crapaud, la nuance tourterelle. Après le tout noir qu'on porte, hélas! depuis bientôt deux ans, toutes ces nuances nous reportant au temps de Mme de Sévigné et de Mlle de Scadéry, nous flattent en même temps qu'elles nous surprennent.

Mais que de jeunesse, de fraîcheur et de charme il faut posséder pour les porter sans s'enlaidir, car tous ces bleus, ces verts, ces roses et ces teintes blondes conviennent aux Greuze, aux Watteau, aux Fragonnard, aux Loncret, et ne sont guère de notre époque où tout est accentué et heurté.

La Glaneuse prépare une collection de nœuds Pompadour pour les costumes Louis XV.

Elle va lancer également l'*Echarpe Béarnaise* en serge de soie noire pour les toilettes nouvelles. et l'*Echarpe Castillane* en blonde espagnole ou en dentelle de Chantilly.

Mais ce n'est qu'au 1<sup>er</sup> avril que la Glaneuse laissera tomber sa gerbe d'actualités printanières. Que de jolies choses nous moissonnerons et nous vous offrirons!...

Nous vous dirons par quel voile sera remplacé le voile Isabeau, car la mode se renouvelle à chaque saison et ne reste pas la même. En attendant, le ruban Brésilien commence sa tournée européenne. L'Amérique et l'Angleterre s'en préoccupent. On veut connaître le ruban Brésilien dont l'Impératrice du Brésil a bien voulu accepter la primeur, et on le trouve encore plus beau qu'on ne s'y attendait, car le ruban Brésilien a vingt-cinq cent. de largeur, avec rayures reps et satin, sans envers, aussi fort que du cuir et aussi souple et moelleux que du velours. Rien ne s'est jamais fait de plus beau dans la fabrication des rubans. C'est une impossibilité industrielle que la Glaneuse a résolue.

Les fichus Marie-Antoinette en crêpe de Chine, frangé de toutes couleurs, sont toujours en vogue; de même que les parures Dubarry en plissés de mousseline avec nœuds de ruban de moire ou de faille.

Les belles dames qui habitent Paris ne doivent pas attendre nos indications pour rendre visite à la *Glanuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, car elles y trouveront la fantaisie qui apparaît et disparaît au jour le jour et d'une quinzaine à une autre.

Pour attacher les cœurs, les croix et les médaillons Alsace-Lorraine, ainsi que la croix Chambord, la *Glanuse* a des velours de toute couleur et de toute largeur, avec envers de faille ou de satin. Plus les bijoux Alsace-Lorraine sont connus et propagés, plus ils font vogue patriotique. Il est donc tout autant de notre devoir de chroniqueuse que de notre satisfaction personnelle de recommander les bijoux *Alsace-Lorraine* aux femmes de cœur et de goût. Rien n'est plus artistique que ces bijoux de Marc Gueyton, dont le prix est accessible à toutes les positions et à toutes les fortunes. Pour douze francs on a une breloque de montre, et pour vingt francs et vingt-cinq francs des bagues, des médaillons, des cœurs reliquaires et des croix, des boutons de manchettes, des broches, avec les écussons de l'Alsace et de la Lorraine alliées aux armes de France et les emblèmes allégoriques du *lierre* et du *ne-m'oubliez-pas*.

Tout en ayant édité les bijoux Alsace-Lorraine à un bon marché qui ne s'explique que par une abnégation toute patriotique, Marc Gueyton a tenu à rester l'artiste fantaisiste par excellence, et il n'a pas voulu qu'un bijou signé de son nom ne fût pas digne de lui. C'est pourquoi les bijoux Alsace-Lorraine ne sont pas des bijoux ordinaires.

Quant à la croix Chambord en émail bleu ou blanc, fleurdelysé d'or, elle porte fièrement ces nobles paroles qui sont le salut et l'avenir de la France agonisante et décimée: *La parole est à la France, — l'heure à Dieu.*

La croix Chambord ne vaut que vingt-cinq francs, et le travail artistique de Marc Gueyton représente au moins une valeur de cent francs.

Marc Gueyton achève en ce moment plusieurs chefs-d'œuvre artistiques que nous esquisserons aussi bien que possible, car l'art réel a des finesse d'exécution qui échappent à la description. Il s'agit d'un serpent devant s'enrouler dans la chevelure en guise de bandelette d'écaïlle, et d'une ceinture moyen âge, avec escarcelle, qui pourrait figurer au Louvre.

Le musée de Marc Gueyton, 8, place de la Madeleine, est une visite des plus intéressantes et

des plus utiles. On y découvre mille petites merveilles qui n'ont pas une seconde édition et qui sont uniques, telles que des montres en vieil argent, avec châtelaine incrustée de pierreries, des flacons, des manches d'ombrelle, des crayons de chaîne de montre, tout en guipure d'argent, des reliquaires byzantins, des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets, des chaînes, que sais-je? L'art et la fantaisie sont multiples chez Gueyton.

A propos de bandelettes d'écaïlle, les coiffures continuent à être très hautes sur le front et à retomber en cataquois au milieu du dos. C'est le genre et la mode. Il n'est pas possible de s'en affranchir. Toutes les femmes sont donc obligées de supporter un lourd fardeau de cheveux, retenu et comprimé dans une résille en gros cablé de soie. Pas une seule femme n'est la dupe de la cataquois des autres. Le chignon ondulé et dénoué dans la résille n'est qu'une question d'argent. Ce long chignon est assujéti sur la tête par un peigne diadème en écaïlle, très long et très haut, soit à fleuron de perles, soit en créneaux, soit en torsades ou en rubans enlacés.

Nous avons déjà parlé de ces peignes diadème et des bandelettes en écaïlle blonde et jaspée avant la guerre. Les tristes événements qui se sont accomplis ont interrompu nos causeries de modes. Les diadèmes d'écaïlle ont attendu des temps meilleurs pour se produire de nouveau, et les voici aujourd'hui en pleine autorité d'élégance. Tous les peignes de quincaillerie dorée et argentée, et tous les peignes de verroterie de toutes couleurs ont fait leur temps. Vous trouverez de bien nouveaux peignes d'écaïlle et des bandelettes d'écaïlle blonde dans un élégant magasin, rue Meyerbeer, 5, qui collectionne tous les meilleurs produits et toutes les actualités les plus fantaisistes de France et d'Angleterre. C'est vous dire que les parfums anglais y sont en grand honneur. L'Angleterre a, dit-on, une certaine supériorité sur nos parfums. Que la maison Violet revendique, car elle a conquis une réputation méritée pour la parfumerie aux *Violettes d'Italie*. Et l'Angleterre nous envoie la *Violette des bois d'Atkinson*. On peut établir une comparaison entre la *Violette des bois* et les *Violettes d'Italie*. Qui l'emportera? Toutes deux! car elles ont chacune un arôme différent. La *Violette des bois* est plus pénétrante, la *Violette d'Italie* plus blonde et plus douce.

Citons encore comme parfums anglais l'*Opopanax* et l'*Ess Bouquet de Bayley*, extraits extra-fins pour le mouchoir. Demandez encore une eau de toilette anglaise, appelée *Eau de fruit*, qui est excellente et qui contribue à donner aux Anglaises le coloris qu'elles ont.

Il y a de tout dans ce coquet magasin armoirié aux *parfums de France et d'Angleterre* : de la tabletterie de luxe, de la broserie d'ivoire sculpté, chiffré ou armoirié selon qu'on le désire ; des porte-monnaie, des porte-billets, des porte-cigares, de provenance anglaise et française.

Ce qui est tout nouveau et dont l'idée ingénieuse revient à la jeune et jolie femme qui tient ce magasin, c'est un *porte-savon* en métal anglais argenté qui sert de support au savon et qui le fait sécher très vite.

La fashion masculinise y trouvera des cravates et des mouchoirs irréprochables, ainsi que des gants de première qualité faits sur mesure.

Et la fashion féminine deux jarrettières qui la tenteront également : la jarretière *Déesse* et la jarretière *Louis XV* ; l'une avec une rose d'étoffe pleinement épanouie, et l'autre avec une demi-guirlande de nœuds et de coq de ruban. Ces deux jarrettières reviennent de droit aux élégantes.

\*\*\*

Les magasins des *Parfums de France et d'Angleterre* méritent une visite, car ils contiennent mille choses utiles et charmantes qu'il nous est impossible d'énumérer.

Dans ce quartier somptueux du nouvel Opéra se groupent toutes les sommités industrielles. L'*Union des Indes*, prévoyant la suprématie qu'elle aurait un jour, y a planté son drapeau indoustan, alors que les travaux du nouvel Opéra étaient à peine ébauchés. Elle en est récompensée aujourd'hui, car elle tient le premier rang parmi tous les comptoirs de foulards, tant par sa position élégante, 1, *rue Auber*, maison du Grand-Hôtel, que par la supériorité de ses tissus, qui ont obtenu une  *médaille d'argent*  et des mentions d'honneur à toutes les Expositions qui les ont accueillis. Aujourd'hui la réputation de l'*Union des Indes* est acquise. C'est elle qui a lancé la première le splendide foulard cachemire dont le coloris et la fabrication uniques rivalisent avec la broderie et le broché de Chine. C'est elle encore qui a décrété le crêpon de l'Inde et le crêpe de Chine, dont le monopole lui est resté. Le véritable et l'inimitable crêpe de Chine ne se trouve qu'à l'*Union des Indes*. Les grandes maisons de couture de la rue de la Paix, de la rue Taitbout, de la rue de l'Arcade et de la rue Louis-le-Grand ne se fournissent pas ailleurs.

Le foulard imprimé, qui avait été longtemps dédaigné pour le foulard uni, va faire type Pompadour cette saison d'été.

On portera beaucoup de fleurettes et de bouquets jardinières aux teintes éclatantes sur fond

noir, fond gris lin, fond marron doré, fond bleu de Sèvres et fond vert violet.

Le foulard uni en nuance très claire s'adjoindra comme collaborateur un foulard d'une teinte opposée, encore plus tendre. Par exemple : une robe en foulard gris noisette se garnira de plissés noisette doublés de rose ou de bleu effacé. Ce sera d'une douceur et d'une jeunesse extrêmes. Le gris et le vert s'entendront également.

Nous ne faisons aujourd'hui que pressenter la mode. Nous la décrirons avec plus d'autorité le 1<sup>er</sup> avril, car nous saurons à quoi nous en tenir. Les foulards à pois sur jupon de nuance unie reproduiront de jolis costumes Dubarry et Manon, avec ruches à la vieille en foulard uni découpé. Nous prévoyons que le foulard imprimé à fleurettes et à bouquets de couleur, le foulard à pois de toutes dimensions, le foulard croisé et uni, appelé *foulard serge*, le *foulard faye*, épais et souple en même temps, ainsi que le crêpe de Chine et le crêpon de l'Inde, auront la vogue élégante, ainsi qu'un nouveau tissu arrivant en droite ligne de l'Inde et dont nous vous dirons les titres et qualités plus tard.

Bien des eaux plus ou moins recolorantes s'adressent à la *Gazette Rose* pour vanter leurs principes régénérateurs. L'une arrive du royaume des fées, l'autre de l'île de Paphos et de l'empire de Vénus. Il nous est impossible d'accéder à toutes ces demandes pressées, car nous ne connaissons qu'une seule eau réparatrice et conservatrice, qui est l'Eau de la Floride. Elle est arrivée la première de la Floride même, tandis que les autres eaux surgissent de la première officine venue, sans garantie locale et authentique. L'eau de la Floride a été importée en France par un voyageur qui, pénétrant dans les pays les plus sauvages et les plus incultes, a été tout étonné de voir les indigènes du pays conserver une chevelure luxuriante et intacte de cheveux blancs, à un âge très avancé. Il s'enquit de ce prodige et on lui répondit que les indigènes avaient l'habitude de faire des ablutions et d'humecter leur chevelure avec l'eau d'un ruisseau réputé dans le pays. Quelle était cette eau et d'où provenait-elle ? Elle filtrait à travers des rochers calcaires sur des plantes tropicales. Le voyageur, qui était un savant qui a publié plusieurs livres géographiques et scientifiques d'une grande valeur, analysa les principes minéraux contenus dans les rochers et les suc nutritifs des plantes indigènes. C'est ainsi qu'il trouva l'Eau de la Floride, qu'il expérimenta d'abord sur lui-même. De retour en France, il fit part de ses expériences et de sa trouvaille à quelques amis. On commença d'abord par en rire, car

c'est ainsi qu'on accueille en France la lumière et le progrès. Les plus incrédules en essayèrent, et grande fut leur surprise, quand leurs cheveux blancs reprirent leur teinte naturelle. C'est miraculeux !... s'écrièrent-ils. Il faut faire connaître l'Eau de la Floride, la propager, la répandre dans les quatre coins du globe, la donner même pour rien. C'était impossible, car la distillation de l'Eau de la Floride coûtait très chère. Mais l'Eau de la Floride fut patronnée par le *Figaro*, la *Pa'rie*, le *Nord*, le *Monde illustré* et la *Gazette Rose*.

La sensation fut grande et la curiosité s'éveilla de toutes parts. La spéculation s'en mêla et des eaux rivales surgirent du premier robinet venu. L'Eau de la Floride n'en fut que plus appréciée. Elle est encore la première de toutes les eaux re-colorantes, ayant non-seulement le pouvoir de rendre aux cheveux blancs leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châains ou bruns, mais qui fait épaisir les cheveux et les empêche de tomber. Le même flacon sert à tous les différents coloris. La source de l'Eau de la Floride coule 112, rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Le printemps, qui avait fait mine de venir nous sourire, et qui s'en est allé comme un capricieux qu'il est, va venir nous retrouver tout d'un coup, au moment où on y songera le moins. Il faut donc l'attendre d'un jour à l'autre et se préparer le visage de façon à pouvoir supporter le grand éclat du jour et les premiers rayons du soleil. Qu'entendez-vous, me dira-t-on, par se préparer le visage ?... Le rendre lisse, velouté, rose et blanc, sans aucunes rides, grâce à la crème Pompadour de la maison Violet, qui a acheté par acte notarié la recette de cette crème aux héritiers de Manon-Foissy, femme de chambre de la célèbre marquise de Pompadour. Il y a encore un cosmétique non moins précieux pour le teint, la *Crème de beauté* de deux teintes, pour le jour et la lumière, qui n'est pas un fard, et qui pourtant en tient lieu, tout en étant crème, et une eau de toilette très précieuse et très appréciée, la *Glycerine parfumée*, substance éminemment onctueuse, qui est pour ainsi dire la quintessence des huiles et des graisses, et que la maison Violet vient d'ajouter à tous ses produits extra-fins déjà connus. L'*Eau de beauté* pour les teints délicats, la *Reine des Abeilles*, constituent un bain de fleurs rafraîchissant, et le *Savon de Thridace*, médaillé à toutes les Expositions pour ses qualités hygiéniques et salutaires, sont des articles également exclusifs à la maison Violet.

Les belles dames qui veulent connaître tous les produits de cette première maison de parfumerie

n'ont qu'à lui demander, *boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe*, dans la rotonde du Grand-Hôtel, ou bien dans la maison de gros et d'expédition de la *rue Saint-Denis, 317*, le livre des Talismans de la Beauté, qui a compulsé, dans dix chapites des plus intéressants, toutes les eaux, toutes les pâtes, toutes les crèmes et tous les cosmétiques qui ont une action directe et efficace sur la beauté et la santé. Il est aussi une parfumerie spéciale éditée par la maison Violet, la parfumerie aux *Violettes d'Italie*, qui contient à elle seule tous les articles qui constituent une parfumerie variée, telle que le savon et la pommade aux violettes d'Italie, l'eau de toilette à la violette, la Glycerine à la violette, l'huile romaine à la violette, les gouttes de violettes d'Italie pour le mouchoir et les sachets de poudre à la violette pour parfumer le linge, les cachemires, les mouchoirs, les dentelles et le papier à lettres.

Tous les produits de la *Maison Violet* sont déposés chez les principaux parfumeurs de province et de l'étranger, mais on peut lui demander une caisse de parfumerie qu'elle envoie à destination.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## LES ÉVENTAILS DE L'IMPÉRATRICE

L'une des curiosités de Londres, en ce moment, c'est l'Exposition, chez M. Henri, de la magnifique collection d'éventails appartenant à l'Impératrice Eugénie, et qui vont être vendus sous peu. Ils sont divisés en trois classes : éventails français anciens, éventails français modernes et éventails chinois et japonais.

Parmi les premiers, on en remarque un du temps de Louis XIII, en nacre évidée avec tant de délicatesse qu'on dirait un réseau de dentelle. Il est orné d'oiseaux et de fleurs peintes. Un autre, portant le n° 5, a appartenu à Mme de Pompadour. D'un côté il présente une peinture sur vélin d'après Watteau ; de l'autre des assemblages de fruits et de fleurs. Le manche est en ivoire sculpté et représente des amours et des sujets de pastorales.

Le n° 8 est encore plus intéressant. Il a appartenu à Marie-Antoinette. Le manche est en or incrusté d'émaux, de perles, de rubis et de diamants ; l'éventail est tout en ivoire travaillé à jour. De chaque côté on voit un paysage hollandais. On l'a modernisé en y adaptant une aigle impériale en diamants.

Sur le n° 7, on admire une copie de la *Fontaine*

d'Amour de Watteau, peinte sur vélin. Les gardes sont ornées d'émaux et de diamants. Le manche est en ivoire sculpté, incrusté de figures en or et en argent.

Le n° 9 est de la fin du siècle dernier; agrémenté de paillettes, il porte les médaillons de Louis XVI et de Marie Antoinette. La peinture représente des bergers et des bergères; le manche est en ivoire à jour.

Les n° 1, 3 et 4 sont authentiquement de l'époque de Louis XV. L'un représente le *Jugement de Paris*, d'après Watteau; un autre, la *Toilette de Diane*.

Les éventails français modernes sont en plus grand nombre et non moins beaux que les précédents. Le n° 12 a figuré dans la corbeille de mariage de l'Impératrice. On y voit la couronne impériale supportée par des amours. Au centre, les initiales E. N. en or; et au revers, la date du 30 janvier 1853 entourée de fleurs. Le manche est en nacre. Les peintures, dans le style de la Renaissance, sont de Camille Roqueplan.

Le n° 6 porte une magnifique peinture de Gurinbert, la *Délivrance d'Andromède*.

Sur le n° 68, on voit une *Lutte entre des amours et des papillons*, signée Villemot.

Sur le n° 17, le *Jugement de Pierrot*, par Roqueplan, et trois paysages sur fond d'or, par Allongé.

Le n° 21 est décoré d'une peinture: *Vénus sortant de la mer*.

Un autre est illustré de fleurs et d'entre-lacs peints par Napoléon Franco et Defaivre.

Parmi les éventails chinois, on distingue en première ligne un éventail désigné sous le nom de cabriolet. Il s'y trouve des figures peintes sur ivoire avec fond d'argent. Le manche est également peint.

Le n° 30 représente des oiseaux, des fleurs et des figures humaines. Le manche porte la couronne et le chiffre de l'empire.

Le manche du n° 34 est en laque noire. La peinture est en or et représente un paysage chinois.

Celle du n° 32 figure l'intérieur d'un théâtre du Ciel-empire.

Le n° 28 a un manche en bois de sandal. La bordure est en fleurs d'argent sur fond bleu. La peinture représente des enfants jouant au soldat.

Il n'y a qu'un seul éventail japonais, c'est le n° 25. Il est très original et très fantaisiste de teinte, car on y a harmonisé deux couleurs discordantes: le bleu et le vert.

Mentionnons encore une ombrelle d'une magnificence luxueuse en soie blanche brochée, surmontée de la couronne impériale en diamants et en

émail. Le manche est orné de feuilles en relief sur lesquelles se détache un serpent en diamants. La poignée du manche est une pomme d'or.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## COURRIER DES THÉÂTRES

### THÉÂTRE DE L'ODÉON. — RUY BLAS

La soirée du 19 février a été une véritable solennité dramatique et littéraire. Depuis bien des années l'attention publique n'avait été si fortement éveillée; le grand nom de Victor Hugo avait galvanisé les souvenirs. Les beaux jours d'autrefois nous ont été presque rendus, la politique et nos dissensions ont été quelques instants oubliées.

Il est bien entendu, mesdames, qu'entre nous il ne sera jamais question de ces tristes fantômes et que nous ne nous occuperons que de la *gaie science*, que des jeux de l'esprit ou de ce qui s'y rattache. Pour nous, Victor Hugo est le plus grand poète des temps modernes. Nous allons causer d'une de ses œuvres les plus éminentes; le reste ne nous regarde pas.

Il faut avoir assisté à la lutte de ses débuts, aux combats des romantiques et des classiques, pour se rendre un compte exact du prodigieux essor qu'a pris le génie de cet homme et de ce qu'il a créé. Hélas! c'est un triste privilège à réclamer; cependant, une des consolations de la vieillesse c'est de se rappeler que nous avons à ce sujet de bien magnifiques souvenirs.

Une transformation complète s'est opérée dans les lettres de 1828 à 1840; Alexandre Dumas a le premier attaché le grelot avec *Henri III*; ce fut un étonnement; néanmoins, ses pièces étaient en prose et les audaces moins éclatantes par conséquent. C'est pourquoi *Hernani* a toujours été le point de départ de la nouvelle école; c'est pourquoi, également, ce drame souleva toutes les tempêtes de la résistance. Non-seulement le fond était nouveau, mais la forme bouleversait les idées reçues et nous ramenait aux premiers temps de la poésie française, si bien *corrigée* par l'élégance et la régularité de Racine et de Boileau.

Jamais on ne vit pareil enthousiasme et pareille critique. On se passionnait des deux côtés jusqu'à l'injure, les cartes volaient d'un bout du parterre à l'autre, on se les jetait au visage, elles se ramassaient au hasard: tous étaient soldats pour leur cause. Chaque armée avait ses éclaireurs et ses fanatiques, tous auraient combattu jusqu'à la mort pour ou contre *Dona Sol* et le *vieil-*

*lard stupide* transformé, par une erreur de l'oreille, en *vieil as de pique*, et qui, par parenthèse, a fait couler des flots d'encre, et sans compter les paroles et les coups de poing.

Heureux temps où l'on avait des convictions ardentes, où la jeunesse était véritablement jeune, où le cœur battait pour l'amour, pour la poésie, où l'on vivait par l'esprit et non pour l'argent. Qu'il est loin !

Il est un fait que je n'ai vu constater nulle part et qui n'en est pas moins réel.

Les succès dramatiques de Victor Hugo furent contestés lors de l'apparition de chacune de ses œuvres, et les contemporains lui préféraient généralement Alexandre Dumas. L'opinion presque universelle était celle-ci :

— Victor Hugo est un immense poète, *Notre-Dame de Paris*, les *Orientales*, les *Contemplations*, tous ses livres publiés sont des chefs-d'œuvre; mais qu'il renonce à la scène, ce genre ne lui convient pas.

Ses pièces furent d'abord sifflées, aucune n'eut les honneurs d'une longévité extraordinaire, et la dernière, une épopée gigantesque et splendide, les *Burgraves*, fut presque honnie. Incontestablement, Alexandre Dumas tenait dans la faveur de l'auditoire une place bien plus élevée que celle de son émule.

*Ruy-Blas*, représenté en novembre 1838, eut le même sort de ses aînées, et cela pour plusieurs raisons.

La convenance tenait encore une grande place dans nos idées et dans nos habitudes; on n'accepta pas sans contestation le spectacle d'un laquais en livrée mourant dans les bras de la reine d'Espagne, qui le tutoyait comme s'il eût eu véritablement le privilège de la grandesse, ou plutôt comme une femme folle d'amour tutoie son amant.

Les délicats crièrent au sacrilège !

Les érudits crièrent à l'impossibilité !

La situation fut déclarée *choquante*; excepté les disciples inamovibles, nul ne consentit à l'accepter. Le mérite littéraire ne fut discuté que secondairement. Après cinquante représentations, plutôt traînées que brillantes, le drame disparut de l'affiche. Les gens impartiaux rendaient justice aux beautés incontestables de l'œuvre, mais on en revenait à cette conclusion :

— On ne peut accepter cela.

La démocratie n'était pas implantée dans nos mœurs; le respect des personnes royales, bien que fort diminué déjà, existait encore pourtant, et la dégradation d'une reine nous blessait dans notre éducation d'abord, dans nos convictions ensuite.

Il est facile de se rendre compte, par la diffé-

rence des temps, de la différence de la réussite.

Je dois le dire aussi : l'interprétation, sauf Frédéric, au-dessus de toutes comparaisons, est à l'avantage des nouveaux interprètes. Frédéric était superbe comme toujours; il avait de ces gestes, de ces inflexions qui sont des inspirations du moment et qui ne sauraient se noter ni s'apprendre; c'était l'homme du premier mouvement, inégal par cela même, et par cela même aussi impossible à copier.

Après lui, Lafontaine était, de tous les artistes connus, celui auquel devait incomber sa succession; aucun autre n'aurait rendu comme lui ce personnage. Il faut sa passion, sa fougue, ses emportements pour qu'il soit vraisemblable; il faut avoir le diable au corps et que ce diable entre en communication avec le public, qu'il s'en empare, qu'il le possède; alors il en devient le maître. Il lui inculque ses émotions, ses sentiments; il ne lui laisse plus le temps de réfléchir ou de s'étonner, il le contraint à l'admiration, à l'enthousiasme.

Lafontaine en est arrivé à ce but, les applaudissements de la salle entière le lui ont prouvé. Les parties saillantes du rôle ont été rendues merveilleusement. Un frémissement sympathique a parcouru l'assemblée à plusieurs reprises. Quand il s'est écrié :

« Je m'appelle Ruy-Blas, et je suis un laquais ! »

tous les cœurs ont battu, j'en suis sûre.

La poésie de cet amour audacieux a été délicieusement exprimée; l'acteur a dit avec un charme extrême tout le récit du premier acte. Quels vers ! et quelle émotion ils ont inspirée !

Geffroy est absolument, entièrement, Don Saluste; il n'y a rien à désirer, rien à reprendre, c'est la réalité, c'est le fougueux et hypocrite hidalgo; il marche, il vit. Cet homme, tout d'une pièce, conduit par une seule passion, une ambition insatiable, se dirigeant vers un seul but : la vengeance, est presque une figure épique, Geffroy s'y est identifié avec art. Impitoyable, glacé, fougueux, méchant, il n'a qu'une physionomie, un masque qui se soulève à peine au moment de la punition, lorsqu'il a peur enfin; c'est admirable. Alexandre Mausin, le créateur du rôle, n'avait pas même entrevu tout cela.

Il n'en est pas ainsi de Don César de Bazan. Mélingue, malgré son talent réel et son expérience de la scène, ne l'a pas compris. Saint-Firmin, son prédécesseur, bien éloigné de sa notoriété, lui était supérieur d'un bout à l'autre. Le nouveau César ne se souvient pas assez qu'il est gentilhomme, qu'il est devenu coquin et fripon, il ne saurait être canaille, pardonnez-moi le mot. Saint-Firmin ne sortait pas d'une raillerie dédaigneuse, il ne tou-

chait que du bout des lèvres à sa situation, il se moquait de tout, même de lui, avec une désinvolture spirituelle, qui le maintenait à sa place, en dépit de ses haillons.

Aussi le quatrième acte, qu'on a trouvé long à cette reprise, produisait un effet tout contraire. Il a inspiré cette pièce de *Don César de Bazan* où Frédérick était si complet, si excellent. Comment Mélingue, qui l'a vu tant de fois, et qui était si bien fait pour le comprendre, ne s'est-il pas inspiré de lui.

Le personnage de la reine, tout à fait effacé par Mme Atala Beauchêne, lors de la création, a pris l'importance qu'il mérite depuis qu'il est tenu par Mlle Sarah Bernhardt. Elle est très jolie, ce qui est beaucoup, elle est touchante, elle dit bien, elle conte à merveille, elle est distinguée, et, au second acte, elle exprime avec un charme infini les ennuis de la grandeur. Elle a plus de modestie qu'il n'en faut à une princesse si révoltée, l'aveu de son amour est fait avec une grâce qui l'excuse et la fait pardonner; on a tout autant de plaisir à la voir qu'à l'entendre.

Les autres rôles, de moindre importance, sont remplis par des artistes remarquables. Mme Lambquin est parfaite dans la duègne, Mme Ramelli très imposante dans la camarera Mayer; Mlle Brissat, une débutante, est tout bonnement une Casilda adorable; on n'a pas plus de finesse d'esprit et de brio; elle ira loin. M. Tallien charge un peu trop Don Guridan dans la scène du duel. C'est un Don Quichotte, soit, mais ce n'est pas un grotesque.

L'administration de l'Odéon a mis tous ses soins dans la mise en scène, elle est irréprochable. Décors, costumes, ameublement surtout, ont été choisis et exécutés avec un goût dont on ne saurait trop louer. Mlle Sarah Bernhardt a deux toilettes blanches exquis : la première en drap d'argent, la seconde en satin. Geffroy semble un Vélasquez descendu de son cadre. Lafontaine a deux beaux habits de velours. Il n'est pas jusqu'aux loques de Mélingue et à son pourpoint rose pailleté qui ne soient de haut goût.

Au total, succès colossal pour le poète d'abord, pour les acteurs, pour les décorateurs, pour l'administration — et pour la caisse.

Comtesse DASH.

## SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

Abandonné plus tard par Henri IV, devenu roi de France, dépouillé de tout ce qu'il possédait

de plus précieux par lui et par Louis XIII, entièrement négligé par leurs successeurs, le château tomba bientôt dans les mains de gouverneurs, puis dans celles de républicains qui, non contents de vendre à vil prix et lambeau par lambeau les terres du domaine royal, convertirent en caserne et en écuries le palais qui fut jadis le berceau du grand roi.

Cen'est que sous le règne si court de Louis XVIII qu'on pensa à relever les ruines, travaux bientôt négligés et abandonnés, mais recommencés en 1838, sous Louis-Philippe, qui, en outre, ordonna l'ameublement complet des appartements à peu près tel qu'il existe aujourd'hui.

Il nous est impossible de faire la description minutieuse et détaillée de ce château historique, avec sa tour Gaston-Phœbus, sa tour Montaüzet, sa tour de Billère et ses deux tours Mazères.

Plusieurs personnages illustres ont habité les étages supérieurs de cette tour; nous citerons entre autres : Clément Marot, le protégé et l'admirateur malheureux de la reine Marguerite, puis Mlle de Scudéry, qui y passa tout l'été de 1637; et tout récemment encore, en novembre 1868, l'intendant de S. M. la reine Isabelle d'Espagne, M. Marfori.

Sous le règne de Louis XIV, la tour de Gaston-Phœbus fut convertie en prison d'Etat, ce qui dura jusqu'en 1822, époque où fut achetée la prison autrefois hôtel Gassion. Enfin, elle est aujourd'hui richement meublée du premier au quatrième étage, tandis que le rez-le-chaussée, dont l'entrée se trouve sur le petit perron qui fait face au midi, a été converti en corps-de-garde.

Le cinquième étage est une terrasse ou plate-forme d'où l'on jouit d'un des plus beaux panoramas du monde.

La tour Montaüzet veut dire *Monte-oiseau* en béarnais. Elle fut ainsi désignée parce que les oiseaux pouvaient seuls y monter. En effet, l'histoire nous apprend qu'elle n'avait pas d'escalier, et que la garnison, en cas de siège, y montait avec des échelles qu'on retirait après soi.

La tour Montaüzet avait jadis son puits à oubliettes. C'est dans ce terrible puits qu'on renfermait les criminels. Une statue en fer, armée de poignards acérés, les recevait, dit-on, et par un moyen ingénieux que la légende n'explique pas, les faisait mourir dans des tortures indicibles. Henri d'Albret fit murer l'entrée de ces affreuses oubliettes, dont on ne s'occupa plus jusqu'au règne de Louis XV. A cette époque, on fit des recherches dans les souterrains et on y trouva des ossements et des chaînes en fer scellées dans les murs.

L'escalier d'honneur attire aussi l'attention du visiteur, car il n'est peut-être pas de château qui en possède un dans ce même style et aussi riche en architecture, et surtout en sculpture. Exceptons toutefois l'escalier, ou plutôt le double escalier du château de Chambord, dans la Touraine, qui se déroule en spirale aérienne et qui semble avoir été construit par la main des fées. Dans les frises de l'escalier du château de Pau se trouvent des H et des M enlacés : ce sont les initiales de Henri II et de Marguerite de Valois, son époux.

Dans le premier étage du midi sont les grands appartements, se composant de la salle d'attente, du salon de réception, du salon de famille et des chambres à coucher.

Dans le deuxième étage du midi sont les appartements historiques, qui furent occupés successivement par Abd-el-Kader et sa famille, en 1848 ; et en 1868, par la reine d'Espagne et le prince des Asturies.

La quatrième chambre, dite de Henri IV, faisait partie de l'appartement de Jeanne d'Albret, qui y mit au monde Henri IV, dans la nuit du 13 au 14 décembre 1553. On dit que l'appartement de la reine Jeanne fut habité par Mme la marquise de Maintenon, pendant son voyage aux Eaux-Bonnes, et par Mme de Staël, quelques jours après son mariage.

Dans cette pièce se trouve le BERCEAU DE HENRI IV, en écaillé de tortue, de 1 m. 07 c. de longueur sur 83 c. de largeur, supporté par six lances avec drapeaux aux armes de France et de Navarre brodées en or ainsi que les fleurs-de-lis. Le faisceau, entouré d'une couronne de laurier, supporte un casque en bois sculpté et doré surmonté d'un panache blanc en plumes d'autruche, le tout sur une table richement recouverte d'un tapis en velours de soie bleue bordé d'or. Le faisceau et le panache de plumes ont été offerts par Son Altesse Royale Madame la duchesse d'Angoulême.

La chambre de Jeanne d'Albret est remarquable par sa tenture en tapisseries de Flandre et des Gobelins, comprenant six parties :

- 1° L'Hiver.
- 2° Le Printemps.
- 3° La Toilette de Vénus.
- 4° Tobie et son fils.
- 5° Le Jeu de quilles (tapisserie de Flandre).
- 6° Dieu apparaissant à Moïse.

La couchette est en chêne richement sculpté, avec pan de devant mobile et à rosaces surmonté d'un guerrier dormant et d'un hibou (emblèmes de la nuit et du sommeil). Les montants, avec cariatides dans le haut, ont d'un

côté, sur le bas, la Vierge tenant l'enfant Jésus ; et de l'autre, un évangéliste. Les corniches sont très riches, avec consoles à tête de lion, portant la date de 1562. Au milieu de la corniche un cartouche aux armes de Béarn supporté par deux lions.

Les sièges et les canapés sont de style Louis XIII.

Le premier bahut est en noyer sculpté de style ogival, orné de grappes de raisin et de feuilles de vigne dans le bas.

La serrure est en fer ciselé et doré.

Sur le bahut, une statuette en biscuit de Sèvres, représentant Henri IV à cheval.

Le second bahut, en chêne sculpté de même style, a cinq panneaux. Celui du milieu représente la Sainte Vierge et l'enfant Jésus. La serrure est en fer doré.

Sur le bahut, une statue en biscuit de Sèvres, représente Crillon.

Telle est la chambre de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, que le château de Pau conserve avec un religieux souvenir.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

(La suite au prochain numéro.)

## BIBLIOTHÈQUE

### LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

IV

Il n'était question dans Malines que de cet homme devenu farouche et inabordable depuis la catastrophe qui avait ruiné son bonheur. Au récit de l'odyssée véritable succéda une nomenclature de faits étranges.

Savait-on quelque chose, ou bien devinait-on ? On racontait des absurdités ; plusieurs fois déjà, disait-on, le jeune comte avait pénétré dans le caveau funéraire et passé la nuit à côté du cercueil de sa jeune femme. Il dormait dans le lit où elle avait expiré, et cherchait par tous les moyens imaginables à s'inoculer le fléau.

Mais la vie a des entêtements dérisoires et la santé s'acharne comme un tourment de plus dans ce concert infernal que font les éléments de bonheur changés en instruments de torture. Pierre avait voué une haine sans pitié à son enfant, et on eût tremblé de le voir dans ses mains.

Il habitait une chambre tendue de noir. Plu-



sieurs fois il avait tenté de s'empoisonner, mais, pris à trop forte dose, le poison restait inactif. Enfin, on racontait qu'au retour de ces funèbres vieillées, le comte cherchait dans l'ivresse l'oubli de ses maux.

Les uns s'indignaient, les autres s'apitoyaient. Mademoiselle de Meerbeeke imposa silence aux domestiques qui rapportaient ces ridicules propos et haussa les épaules.

Pour l'honneur de la maison, Lise nia toutes ces histoires fantastiques, mais intérieurement elle avait de l'inquiétude, ayant eu plusieurs fois le sommeil troublé par des bruits inusités. De sa fenêtre, elle avait vue sur l'appartement du comte.

Après minuit, quand tout dort, le moindre bruit devient imperceptible. Il lui semblait avoir entendu quelquefois ouvrir et fermer des portes. Obsédée par le souvenir de tout ce qui se disait, tourmentée par les rires des domestiques, elle luttait contre le sommeil, prêtant l'oreille au vent ou à la pluie, tremblant que ses chimères ne revêtissent des formes horribles.

Comme elle s'éveillait régulièrement à la même heure, elle finit par se persuader qu'il se passait quelque chose de suivi, de certain, de fatal, et son insomnie périodique devint un véritable cauchemar. Cachée derrière son rideau, elle épiait les fenêtres du comte, incertaine si les lueurs qui se dessinaient étaient réelles ou produites par le trouble de son cerveau.

Les sons qui traversaient de temps en temps l'espace étaient-ils rêves ou réalité ? Pour triompher d'une vision, il faut toucher le fantôme ; le raisonnement dit cela, la crainte enchaînée, le hasard est le libérateur.

Ce hasard vint. Une nuit qu'elle avait vu la chambre du comte s'éclairer comme d'habitude, et les portes s'ouvrir et se fermer, quelque chose d'inusité traversa la monotonie de ses appréhensions, quelque chose d'incroyable dans cette maison en deuil, quelque chose de plus sinistre que les sanglots : une chanson ! Sans réfléchir davantage, Lise se décida. Elle s'habilla, tremblant de tout son corps, mais n'hésitant pas.

La chanson continuait affreusement gaie. Elle alla réveiller une jeune fille qui l'aidait dans le service et l'installa près du breceau d'Armand, prétextant que mademoiselle de Meerbeeke était indisposée et la demandait. S'éclairant d'une bougie, elle se glissa le long d'un escalier, au bas duquel se trouvait une galerie qu'il lui fallut traverser.

Une fois arrivé au bout, elle était dans le jardin.

Là elle souffla sa bougie et se trouva sous les fenêtres du comte Pierre.

Protégée par une obscurité profonde, retenant son haleine, épuisée par les battements de son cœur, elle se tourna vers celle des fenêtres qui était éclairée.

Il n'était pas difficile d'apercevoir ce qui se passait dans cette pièce qui était le cabinet de travail du comte ; une fente divisait les grands rideaux flottants et une vive lumière éclairait l'intérieur. Pierre était couché dans un fauteuil.

Sur la table, devant lui, brûlait dans une énorme coupe de cristal un punch flamboyant.

Les flammes bleuâtres et orangées qui s'en dégageaient, jetaient sur son pâle visage les reflets les plus sinistres, et cependant il riait, et se balançant sur son siège mouvant, il battait la mesure et chantait une chanson à boire.

De temps en temps, à l'aide d'une cuiller d'or, il puisait à la coupe et remplissait un verre en forme de hanap. Il le vida trois fois, et comme les flammes s'éteignaient, sa chanson s'éteignit aussi.

Il prit ensuite une bouteille remplie d'un liquide verdâtre et but à même. C'était de l'absinthe. Alors, les yeux demi-clos, il se leva. Sa démarche était chancelante ; il cherchait quelque chose autour de lui, en étendant démesurément les bras pour le trouver ; mais n'ayant déjà plus la perception nette des distances, il renversait inconsciemment les objets ; il entraîna ainsi des livres empilés sur le coin de la table, et, d'un coup de coude, atteignit une statuette qui vola en éclats sans qu'il parût s'en apercevoir.

En titubant, il accrocha le tapis, le bol chavira, puis tomba ; la liqueur se répandit. Une chaise lui barrait la route ; il la jeta à dix pas et la brisa.

Au même instant, il mit la main sur un étui à cigares ; il en prit un et l'alluma. L'équilibre lui manquait évidemment, car il se rattrapa à la cheminée dont le marbre lui offrait peu de prise. Alors, se glissant le long des murs, se tenant aux meubles, renversant des chaises, des livres des étagères, marchant sur des débris, écrasant des porcelaines et achevant de se griser de bruit et de tabac, il entreprit de traverser la chambre, dans l'intention probable de se jeter sur son lit, mais se trompa de direction et arriva à la fenêtre derrière laquelle Lise se tenait cachée ; il l'ouvrit largement, et, accoudé là, fuma son cigare en narguant les étoiles, agressif comme un ivrogne qui se demande ce qu'il pourra insulter.

Son cigare éteint, il le lança devant lui et d'un bond enjamba la fenêtre. Mais la force manquait à ses membres, et sa tête alourdie l'entraînait. Il demeura à califourchon, essayant de jeter ses jambes du côté du jardin.

Ses efforts furent impuissants ; son corps, agité d'un tremblement nerveux, oscillait à droite et à gauche. Tout à coup, perdant l'équilibre, il retomba dans la chambre en poussant un sourd gémissement.

Comme la flèche échappe à l'arc tendu, comme l'oiseau bondit quand s'ouvre la main qui le retenait captif, Lise franchit l'appui de la fenêtre et s'élança dans la chambre.

Anéanti, cloué sur le sol après la chute suprême qui couronne toujours l'ivresse, légèrement blessé au front, le comte Pierre gisait là, masse inerte, subjugué par le sommeil bestial qui, pour quelques heures, lui procurait l'oubli des maux. A genoux près de lui, Lise étanchait le sang qui coulait de sa blessure.

Une carafe d'eau se trouvait à portée de la main ; un mouchoir servit à faire des compresses. Mais comment venir en aide à ce malheureux tombé là comme un cheval abattu ? Appeler un domestique, c'était commettre un sacrilège. Le porter jusqu'à son lit, il n'y fallait pas songer.

Lise commença par fermer la fenêtre et tirer les rideaux. Elle prit les coussins d'un sofa et les arrangea sous la tête du comte, puis avec une pitié douloureuse, contempla ce visage pâle sur lequel coulaient quelques gouttes de sang.

Il était deux heures du matin. Lise ralluma sa bougie et remonta à sa chambre. Elle donna à boire à Armand, qui se rendormit. Elle dit ensuite à la jeune fille à laquelle elle l'avait confié, que mademoiselle de Meerbeeke était indisposée et la garderait jusqu'au matin.

Redescendant ensuite sans faire de bruit, Lise trouva le comte dans l'état où elle l'avait laissé. Sa situation dans cette chambre ne la jeta point dans les perplexités où se fût trouvée une femme appartenant à une condition plus élevée. Les filles du peuple ont une intrépidité naturelle, une énergie acquise qui ne les font reculer ni devant les services abjects, ni devant les spectacles repoussants. Elle n'éprouva donc ni saisissement, ni crainte d'être compromise, mais une émotion toute personnelle.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

## POÉSIE

### LES CHEVEUX BLANCS

« Bonne mère, petite amie,  
Laisse ôter ce fil argenté ;  
Hier, tu l'étais endormie,  
Jusqu'à quatre j'en ai compté. »

Mais le père arrêtant sa fille  
Les prit dans ses bras toutes d'eux :  
« Dis-lui donc, mère de famille,  
L'histoire de ces bons cheveux. »

La mère parla de la sorte :

« Le premier, oh ! n'y touche pas,  
Me rappelle ma mère morte,  
Ma mère morte entre mes bras !

» L'autre blanchit, triste présage !  
Ton petit frère allait mourir.

L'autre a dix ans, il a ton âge,  
Veux-tu m'ôter ce souvenir ?

» Trois jours, par le fer et la flamme,  
La main ferme, le cœur tremblant,  
Je t'extirpai le croup infâme,  
Et le quatrième était blanc. »

Le père alors dit à sa fille :  
On peut les voir, on peut les voir !  
« Car chaque fil d'argent qui brille  
Est comme un chevron du devoir ! »

Ils baisèrent l'enfant si chère ;  
De doux pleurs animaient leurs yeux :  
« Je t'aime bien, petite mère,  
Et j'aimerais tes bons cheveux ! »

CHARLES POTVIN.

## DESCRIPTION DE LA GRAVURE

### PLANCHE 1152

Première toilette. — En faille havane, composée d'une seule jupe à traîne entourée de deux volants plissés en faille brune. Le corsage, à basques courtes et plates devant, est court. Les basques derrière sont carrées et longues ; un plissé brun entoure le tout, ainsi que le bas des manches plates et deux pans de ceinture qui partent de dessous les basques. Pour bien former l'ampleur du bas de la jupe, il faut mettre deux pointes de chaque côté au lieu d'une, et si l'étoffe est très étroite, mettre deux largeurs entières pour le milieu derrière ; on aurait soin, dans ce cas, de biaiser un peu le gant des deux côtés qui rejoignent les pointes. Bottines en chevreau mordoré à talons Louis XV.

Pour une personne qui porte comme longueur 1 m. devant, il faut 1 m. 50 par derrière ; les côtés se proportionnent d'après la force des hanches. Je ne puis faire qu'un calcul par à peu près : 1 m. devant, 1 m. 20 pour les premiers petits côtés, 1 m. 30 pour les seconds, et à m. à diviser en deux pour les largeurs du milieu derrière, ce qui fait un total de 6 m. 50. Le corsage, les basques et la ceinture emploieront 4 m. ; quant aux plissés, il faut à peu près 3 m. d'étoffe.

Col et manches en mousseline brodée.

Seconde toilette. — En popeline gris de fer. Une seule jupe à traîne, un corsage à basques rondes devant, formant de longues pointes derrière, fendues depuis le haut ; une fine broderie noire entoure les basques, le bas des manches plates et le tour d'un col marin ; une guirlande de broderie orne le dessus de la jupe au milieu derrière.

Les remarques faites plus haut pour la première toilette servent également pour celle-ci.

Col et manches en mousseline plissée. Chapeau de velours ou feutre noir, à calotte plate et ronde, orné de dentelles noires, de velours et de plumes verts. Bottines en chevreau noir piquées gris, à talons Louis XV.

Pour les articles non signés :  
VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN, 13, rue du Helder